

Séminaire de préparation – Mardi 19 mai 2020

*L'Éthique de la psychanalyse*

Leçon 18 Pierre-Christophe Cathelineau – Discutant Claude Landman

Texte

La leçon XVIII commence par un hommage rendu à une communication faite dans le cadre d'une réunion de la Société, sans doute l'Association à laquelle Lacan appartenait à l'époque et cet hommage concerne une intervention sur l'hystérie dont l'exposé a paru à la fois très honnête et très complet, selon les mots de Lacan. L'auteur de cette intervention a avancé des choses qui tiennent à un certain flottement dans la fonction réciproque des deux fonctions que sont l'idéal du moi et le moi idéal. Mais ce sur quoi insiste Lacan, c'est sur les rapports de l'hystérie avec le signifiant.

C'est, dit-il, quelque chose dont nous pouvons, dans l'expérience clinique, toucher du doigt la présence. Il suffit d'évoquer – ce que ne fait pas Lacan ici – la trop fameuse toux de Dora qui renvoie à cette fellation pratiquée par Mme K. sur son père, et à ce que Dora sait dans l'inconscient de son impuissance pour souligner à quel point la symptomatologie hystérique est dictée par la signifiante, et en particulier la signification phallique qui accompagne généralement cette signifiante. Il y a donc « cette sorte de confluence de la notion (théorique d'hystérie) avec la structure » qui est définie par le fait que le sujet a affaire, a à se situer dans le signifiant. C'est la découverte de Freud qui au départ fait l'effort de donner son interprétation du signifiant à ses patientes et qui fait du symptôme hystérique quelque chose qui se traduit en paroles, affinité de l'hystérie avec le signifiant comme tel.

Éloge de l'hystérie et prise de distance par rapport à des discours pseudo-scientifiques de l'époque dissertant sur l'hystérie avec maladresse.

Mais ce n'est pas ici un hors-d'œuvre, mais bien plutôt l'intention de souligner par cette référence première à la parole et au langage cette tentative de préciser la place et la fonction du désir dans l'économie de notre expérience – notre expérience pour autant qu'elle est guidée par la pensée freudienne avec cette idée qu'en matière de désir, l'hystérique en sait un bout grâce au signifiant, parce qu'il est pour elle le désir de l'Autre.

À quoi Lacan se refuse-t-il d'emblée en ce début de leçon ?

Lacan se refuse en ce début de séminaire à parler en professeur, puisqu'il leur impute – à ces professeurs – de n'articuler de pensée que par ses côtés les plus limitatifs et les plus partiels, visant là, à n'en pas douter, les risques du discours universitaire dans sa forme de savoir étroitement didactique.

Ce qu'il revendique, c'est l'impression de respiration que l'on trouve lorsque l'on se rapporte aux textes originaux, comme ceux que nous ont laissés Descartes, Kant, Marx, Hegel. Ce n'est pas un commentaire étroit qui permet de les dépasser. On ne les dépasse pas, pour autant qu'ils marquent une orientation, et que cette orientation, elle, si c'est une orientation véritablement faite comme ça, n'est pas quelque chose qu'on dépasse si aisément. On ne dépasse pas Freud non plus. Il n'est pas possible d'en faire le bilan, le cubage, car ce sont ces pensées qui nous dépassent, qui ont par leur rapport au signifiant une dimension d'orientation auquel un lecteur attentif n'échappe pas, contrairement à d'autres textes qui n'orientent pas.

Or que signifie orienter ? C'est témoigner de la dimension éthique intrinsèque à cette orientation. Dimension éthique que l'on retrouve au plus haut point chez Freud et qui se trouve objectivée, et par là oubliée au cours de l'élaboration analytique à travers les différents âges de la pensée analytique.

Par exemple dans cette notion d'oblativité qui est un pont-aux-ânes de la psychanalyse dans les années 50. Lacan la critique et prend ses distances.

Ainsi, dans la tentative de réformation du Moi du sujet, n'y-a-t-il pas implicitement cette déviation éthique inadéquate, et si éloignée de l'enseignement de Freud ? Ce n'est pas sur ce terrain que se situera Lacan, mais sur le terrain de la reprise des enseignements de Freud.

Où Lavan en arrive-t-il donc ?

À une frontière, dit-il, à une limite où il rencontre Kant avec Sade. Point d'apocalypse et de révélation pour quelque chose qui s'appelle quoi ? La transgression. « En remarquant, dit-il, que ce point de transgression a un rapport sensible avec ce dont il s'agit dans notre problème, dans notre interrogation éthique, à savoir le sens du désir comme tel. » On l'a vu à l'œuvre dans la critique que Lacan faisait de l'apologue de Kant : il y a cet homme qui est supposé s'arrêter sur le seuil de la porte d'une chambre où se trouve une femme désirée et dont il sait que s'il passe la nuit avec elle il sera condamné à mort et exécuté. Kant est persuadé que la renonciation à ce projet est le dernier mot de l'apologue, contre l'avis de Lacan qui voit dans la transgression du désir une issue véridique au dilemme dans lequel est plongé notre homme. Il est plus que probable que malgré la menace de mort un sujet désirant choisisse de passer sa nuit avec la belle au risque d'en mourir. Échec de la morale kantienne.

Triomphe du désir au seuil de la transgression. Comme le rappelle l'expérience freudienne, un désir qui ne saurait être assimilé aux besoins comme bon nombre d'analystes le font à cette époque dans le sillage de la théorie du Moi issue de cette déviation de la psychanalyse. Impossible de faire surgir du besoin le désir, si le besoin est comme il est dit chez Rousseau par exemple assimilé à la tendance naturelle dans une opposition entre la nature et la société qui suppose l'émergence d'autres conventions culturelles. La réintégration du besoin dans la psychologie du Moi, telle que la psychanalyse américaine la promet est une absurdité méthodologique.

Quelle incise Lacan fait-il alors ?

Lacan se défend de l'accusation d'une forme d'indifférentisme en matière politique, au sens de Lamennais, car il a renvoyé dos à dos l'intellectuel de droite et l'intellectuel de gauche et revendique sa filiation avec l'éthique humanitaire – il insiste sur le terme humanitaire de Freud, l'éthique du *Malaise dans la civilisation*, qui n'exclut pas la considération de l'autre, mais dans les limites d'un bien réciproquement reconnu et circonscrit à des liens de fraternité et d'amitié privilégiés, ainsi le bien du fils d'un ami est-il aussi précieux que le bien de cet ami même. C'est, semble-t-il, à la lecture du séminaire et ce que dit Freud de sa clinique le respect tout simple du désir de la personne à laquelle on s'adresse dans une relation effective et singulière et dans la limite du respect, et non pas de l'amour abstrait du prochain en général qui, Lacan nous l'a montré, est toute autre chose. Il faut avoir fait l'épreuve de sa propre méchanceté et de celle d'autrui pour respecter dans sa singularité de sujet cet autre en nous et en autrui, comme le suggère Lacan.

Mais il ne se prive pas de prendre position par rapport à la croyance au progrès, comme Freud lui-même. Pourquoi n'est-il pas progressiste ? Il le dit en prenant sa référence dans la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* où Marx fustige la croyance bourgeoise au progrès continu des droits et de l'économie au détriment d'une vision réaliste des rapports de classe où le prolétariat se trouve toujours acculé à la précarité ou à la misère. C'est curieusement à cela que fait référence Lacan, n'épargnant pas à l'assemblée à laquelle il s'adresse une vision ultra-gauche de la critique du progressisme bourgeois, c'est un certain style d'idéologie généreuse répandue dans notre bourgeoisie et qu'il refuse de cautionner. Il fait ici l'éloge chez Marx de cette bonne et saine mesure d'une certaine honnêteté intellectuelle. Inutile de vous dire qu'en lecteur assidu de Marx j'ai les mêmes réserves à l'endroit du progressisme bourgeois qui s'étale dans nos hebdomadaires, nos quotidiens du *Monde* au *Figaro*, et ailleurs dans le monde.

Dire que Freud n'est pas progressiste ne signifie pas pour Lacan que l'expérience marxiste répugne à Freud, cela signifie au contraire simplement que Freud refuse de cautionner certains préjugés de classe, nommément des préjugés bourgeois ; même si Freud n'était pas marxiste, il y a un intérêt de la dimension marxiste pour Freud. C'est ici une légère allusion à ce que Lacan a déjà en tête à propos de la plus-value et du plus-de-jouir.

Marx souligne le caractère partiel de l'Etat bourgeois dans lequel nous vivons tous à travers sa critique des *Principes de la philosophie du droit* de Hegel, en tant qu'il se fonde sur la fameuse satisfaction des besoins matériels rendue possible par les échanges commerciaux et la production et par une rationalisation de ces échanges à l'aide du droit et nommément du droit de propriété : « c'est en droit que besoin et raison sont harmonisés », mais il s'agit ici d'une pure illusion idéologique qui masque mal le rapport de force et les inégalités engendrées par l'exploitation et l'aliénation. Faut-il attendre la redoutable crise économique et sociale qui s'annonce pour se persuader de la fragilité de cet Etat bourgeois dont on nous vante les mérites et dont dans l'ensemble les psychanalystes tirent les marrons du feu. Pour combien de temps encore ?

Que serait des rapports non aliénés, c'est-à-dire des relations sociales qui ne seraient pas fondées sur la confiscation des moyens de production par une minorité ? Nous ne sommes pas

parvenus à la réalisation de l'homme intégral et le communisme a lamentablement échoué, mais Freud n'indique-t-il pas un chemin en approfondissant contre la distinction obsolète du besoin et du désir la dimension du désir ? Indication qui, nous dit-il, est un accident.

C'est que l'expérience du désir est là, *ab ovo*, dès l'origine dans le discours, dans l'articulation signifiante. Avant la naissance de toute chose. De façon enfouie, non maîtrisée, non sue. Elle est là au-delà de la fonction des besoins comme tels et de ce qu'il va appeler dans le sillage de l'analyse de Marx le service des biens auquel l'homme ordinaire est aliéné.

Pourquoi est-ce à la *Spaltung* du sujet que Lacan fait alors référence ? C'est en tant que le sujet est considéré comme divisé dans sa relation au signifiant que Lacan y fait référence et que le désir affleure en certaines arêtes à la surface de ce signifiant en un « certain point d'achoppement qui est précisément ce en quoi l'expérience freudienne se trouve compliquer la direction de l'homme de sa propre intégration. » C'est là une discordance non marxiste qui indique que l'expérience du désir vient faire achopper celle de l'homme intégral. Pourquoi ?

À cause du problème de la jouissance, enfouie dans le champ central, Chose inaccessible, obscure, opaque qui n'est pas simplement liée à la satisfaction d'un besoin, mais de façon plus complexe à la satisfaction d'une pulsion, qui n'est pas seulement une tendance, mais le crochetage de quelque chose qui dépend du signifiant, qui s'inscrit non pas seulement dans le registre d'une énergétique, mais d'une histoire mémorisée à cause du signifiant. C'est la relecture de *l'Esquisse* à partir de la théorie du signifiant, et non pas des neurosciences, qui apporte une réponse à cette énigme. Je vous renvoie aux premières leçons de ce séminaire.

C'est cette dimension de remémoration, de l'historisation fondamentale qui est comme extensive à l'apparition, au fonctionnement de la pulsion comme telle dans ce qu'on appelle le psychisme humain.

Pourquoi Lacan y associe-t-il immédiatement le registre de la destruction ?

Parce que c'est en ce point d'incandescence que gît pour tout sujet à l'origine la Chose, intérieur exclu, qui se constitue comme un pôle d'attraction destructif à l'endroit de soi-même et du prochain, du *Nebenmensch* inexorablement associé à la Chose dans le psychisme.

D'où vient que Lacan consacre un certain temps à la lecture de ce qu'il appelle la fable de Sade, ou encore le Système du Pape Pie VI. Le pape Pie VI est contemporain de Sade et il a régné de 1775 à 1799, mais l'imputation par Sade de son Système est purement fantaisiste ?

Rappelons la thèse de Sade, que rappelle Lacan : « par le crime, comme tel, l'homme se trouve collaborer par quelque chose que l'interlocuteur prétendu anime dans ce sens, le crime de l'homme va dans le sens de quelque chose qui est la place qu'il faut pour de nouvelles créations de la nature. »

Cette thèse, Lacan la développe dans le paragraphe suivant : « L'idée en somme est la suivante que le pur élan de la Nature est obstrué par ses propres formes, que les trois règnes, pour ce qu'ils manifestent de formes et de formes fixées, enchaînent en quelque sorte la nature dans un cycle et un cercle limité, trop manifestement imparfait du reste dans ce qui se

voit de chaos, voire de cohue, de conflit, de désordre fondamental dans leurs relations réciproques. Et qu'aussi bien ce dont il s'agit, le soin le plus profond qu'on peut imputer à ce sujet psychique, au sens du terme qui veut dire le plus profondément caché, que serait la Nature, ce serait quelque chose qui, en faisant place nette, lui permettrait de recommencer sa tentative de repartir d'un nouvel élan. »

Donc on le voit le chaos qu'engendre l'accumulation des crimes permet à ce sujet psychique qu'est la Nature de repartir d'un nouvel élan, en faisant place nette. C'est le système du Pape Pie VI. Une sorte de Covid-19 dans l'ordre des crimes, et non pas des décès naturels.

Lacan dit de ses propos qu'ils sont poétiques, et il essaie de nous faire sentir que les digressions de Sade, supposées fastidieuses par certains, supportent très bien la lecture. Illustration :

Ici il convient de lire l'extrait de la page 373 et le début de la page 374 du séminaire de *l'Éthique* de la psychanalyse de la dernière édition de l'A.L.I.

Il nous amène au point, dit-il, de scission, au point d'anéantissement, assimilable à la pulsion de mort, alors que la pulsion de mort est à situer pour Freud dans le domaine historique à un niveau qui n'est définissable que de la chaîne signifiante et à partir d'une intention initiale.

Suit alors un détour et un commentaire qui va nous amener progressivement vers le créationnisme de Sade, essentiel pour s'orienter de façon pertinente dans l'éthique de la psychanalyse.

Si l'on considère que la tendance des organismes vivants va vers l'entropie, c'est-à-dire vers l'avènement d'un équilibre terminal, le point pertinent de ceux que Lacan convoque alors, les psychanalystes Bernfeld et Weitenberg, c'est l'idée que l'organisation vivante se distingue en ceci qu'il y intervient toujours un élément de structure. Il y a quelque chose qui y introduit une polarité, chez les organismes élevés, celui de l'appareil neurologique et le reste de la structure. Nous rejoignons *l'Esquisse* dans ces remarques : les deux pôles de l'équation énergétique deviennent ici hétérogènes, et c'est la distinction de l'organisme vivant avec l'organisme inanimé qui lui a une formule énergétique homogène. Ici Bernfeld insiste sur la tendance à ce retour à l'état d'équilibre, en n'introduisant pas le terme de pulsion qu'introduit Lacan.

Pulsion de destruction, bien illustrée par Sade.

Que peut-elle être si ce n'est la volonté de destruction directe ?

Ce n'est pas *das Wille* au sens d'une volonté fondamentale de l'Être, au sens de Schopenhauer, mais au sens de Sade et de Freud une volonté de destruction – souvenons-nous de ce que Lacan dit ailleurs de la Chose – et une volonté de recommencer à nouveaux frais – c'est l'énergétique des neurones dans *l'Esquisse* ; volonté d'autre chose pour autant que tout peut être mis en cause à partir de la fonction du signifiant. Le désir n'est-il pas ailleurs pour Lacan désir d'autre Chose, Chose avec une majuscule ?

« Car il n'y a que pour autant qu'il y a la chaîne signifiante que tout ce qui est implicite, immanent, existant, dans la chaîne des événements naturels peut être considéré comme soumis à la pulsion de mort. » C'est la leçon de ce que dit Freud, et Lacan en prenant appui sur Freud et sur Sade

Et là vient le tournant de la démonstration que je vous prie d'entendre, car il est essentiel pour comprendre Freud, Sade, Lacan et toute cette leçon.

Je lis la fin de la page 376 :

« Si la pulsion de mort se présente bien, comme il est en effet exigible, en ce point de la pensée de Freud qu'elle soit articulée comme pulsion de destruction pour autant qu'elle met en cause tout ce qui existe comme tel : ce qu'elle est en somme, c'est également : volonté de création à partir de rien ; volonté de recommencement. »

Sade, Freud et Lacan sont créationnistes, et seul un créationnisme résolu est à même de rendre compte de cette émergence à partir de rien, *ex nihilo* de la relance qui est suspendue à quelque chose de mémorisé, au sens de *l'Esquisse*, retenu à l'existence du signifiant. Voilà le rien d'où ça jaillit.

Cette notion de la pulsion de mort comme telle est chez Freud comme chez Sade une sublimation créationniste.

« Il y a quelque part, mais assurément hors du monde de la nature, quelque chose que nous devons, que nous ne pouvons que poser comme l'au-delà de cette chaîne signifiante : *l'ex-nihilo* sur lequel elle se pose, elle se fonde, elle s'articule comme telle »

C'est la thèse centrale de cette leçon issue du commentaire de Sade et avec l'aide de Freud.

Et pourtant il y a de la dérision dans le ton de Lacan : « je ne suis pas en train de vous dire que la notion de pulsion de mort et de l'instinct de mort dans Freud ne soit pas en soi quelque chose de très suspect et je dirai, presque aussi dérisoire que cette idée de Sade »

Il y a de la dérision car l'accent n'est pas porté sur la pulsion de mort, sur l'instinct de mort ou la volonté de destruction, mais sur toute autre chose que nous allons découvrir.

C'est que contrairement à ce sujet de la Nature qui sait, nous sommes confrontés dans notre expérience, conformément au lègue de *l'au-delà du principe de plaisir*, à un sujet qui ne sait pas, en un point d'ignorance limite, sinon absolue. La pulsion de mort y supposerait un savoir. En cela elle est profondément suspecte.

C'est un point problématique pour Freud lui-même. Champ infranchissable de la Chose, réel absolu dont on ne sait rien et dont on ne peut rien savoir. Mais qui suppose cette sublimation créationniste comme l'idée de ce rien d'où le signifiant émerge dans sa gloire scintillante, de ce vide structurant, de ce Tsimtsum que la Cabbale nous représente comme un iod primordial, un presque rien d'où émerge la création. Telles est la thèse créationniste de Lacan et que Freud avec Sade lui a permis de dégager. C'est ce qui donne à l'intuition sadienne sa portée, de faire émerger d'un point d'incandescence la signifiante elle-même. C'est là où

l'éthique de la psychanalyse côtoie le vide incandescent de la pensée de Sade, et ici nous sommes assez éloignés de la façon dont Lacan tourne en dérision la perversion sadienne à la fin de « Kant avec Sade ». Nous sommes sur le plan des fondamentaux de l'éthique de la psychanalyse que seul un détour par Sade rend possible.

« Au commencement était le Verbe », ce qui veut dire le Signifiant dans cette citation détournée de l'Évangile de Saint Jean. Sans le signifiant *au commencement* il est impossible d'articuler la pulsion comme historique, et c'est ceci qui suffit à introduire la dimension d'*ex nihilo* dans la structure du champ analytique comme tel ». C'est la thèse.

On ne peut pas être évolutionniste, car il y a une contradiction fondamentale entre Freud et les thèses de l'évolutionnisme ; Pour Freud c'est le commencement absolu du Verbe issu de rien qui prime.

La seconde raison, c'est que – ô paradoxe – seule la perspective créationniste permet l'élimination radicale de Dieu comme tel, le Verbe sortant de rien étant distinct du Dieu créateur. Il faut penser le vide.

Aucune intention créatrice dans le monde, contrairement à cette idée issue de l'évolutionnisme d'un Teilhard de Chardin par exemple qui suppose dans l'évolution un dessein intelligent de Dieu lui-même jusqu'à cet être supérieur en perfection qu'est l'homme. Dessein supporté par une personne divine. Rien de tout cela dans le créationnisme de Lacan et de Sade, qui est un créationnisme structuraliste fondé sur le signifiant.

En effet il n'est pas difficile de faire émerger de la matière la pensée dans une perspective évolutionniste, ce qui est difficile c'est tout simplement l'homme *faber*, un homme athée, qui est le producteur comme tel d'une création *ex nihilo* ; ce n'est pas la pensée idéaliste qui le légitime, mais la pensée dans sa manifestation dans le monde. C'est ce vase ordonné autour d'un vide propice à figurer la Chose autour de laquelle tourne la matière du signifiant.

D'où la question : « D'où sort cette notion, cette perspective du champ que je vous appelle *le champ de la Chose* ? »

C'est le lieu où se produit la sublimation, c'est le lieu élu de la sublimation que l'on va retrouver dans l'amour courtois et dans le catharisme dont il va être question à partir de maintenant.

« Avouez que, placé en ce point d'au-delà, une créature comme la femme est vraiment une idée incroyable ! » Bref placer la femme en ce lieu de la Chose n'a rien d'évident. Ce qui ne signifie pas un jugement dépréciatif sur les femmes, s'empresse d'ajouter Lacan, mais ce qui signifie qu'elle est placée là, non pas en tant que femme, mais en tant qu'objet du désir. Rien à voir par exemple avec les exigences banales d'un amour que cette sublimation historiquement datée. C'est une fièvre, c'est une frénésie coextensive au domaine du désir, désir vécu, et qui n'a rien de platonique.

C'est que pour les historiens sérieux, il ne s'agit avec cette femme que d'un être de signifiant, nous dit Lacan. Elle n'était pas là pour les poètes livrés à la folie de cet amour comme des

êtres charnels, mais comme des êtres de signifiant. Ici on notera que Lacan continue son exposé en donnant plusieurs exemples de sublimation liés à l'*ex nihilo* du signifiant lui-même à partir de la Chose pour montrer qu'il existe des occurrences historiquement datées de cet *ex nihilo*, l'amour courtois est une de ces expériences décisives.

Ce qui de la part de la femme n'exclut pas l'inverse de la sublimation, mais le retour à un certain réel et à une certaine crudité dans la poésie courtoise elle-même, quand une femme prend la parole dans les dizains d'Arnaud Daniel en disant au poète qui la courtise de venir souffler dans son cloaque pour voir si sa sublimation tient encore. Effectivement la sublimation ne tient plus, lorsqu'il s'agit de souffler dans la vulve d'une femme, mais c'est le corps et l'objet qui l'emporte, comme lieu de recel de la Chose.

Et Lacan d'ajouter qu'il y a d'autre solution à cette sorte de situation singulière par rapport à la Chose. L'autre solution pour la sublimation, moins réjouissante, c'est l'Être-suprême-en-méchanceté qui n'est pas seulement une invention de Sade, mais que l'on trouve aussi bien chez Jacob Böhme que dans l'hérésie cathare.

Les Cathares n'étaient pas gnostiques, ils étaient à peine des hérétiques, bien que l'Église les aient persécutés comme des hérétiques et les ai éliminés. C'étaient de bons chrétiens comme en témoigne selon Lacan la pratique du *consolamentum* qui tient de la transmission du message d'une parole qui sauve de sujet à sujet dans un unique sacrement. Rien de plus chrétien qu'un tel sacrement.

Tout cela a échoué du fait que les Cathares n'ont pas pu s'arracher au discours officiel qui était celui de l'Église à l'époque et qu'ils n'ont pas pu déplacer ce discours pur que cette parole, dès lors arrachée au discours catholique, soit entendue. : Les purs qu'ils étaient ont dû s'expliquer et périr. Questionnés, au sens de torturés aussi, par le discours, le discours les a fait taire.

Cette incise sur le catharisme a ceci d'intéressant qu'il situe l'Être-suprême-en-méchanceté comme une sublimation issue du discours religieux et dont évidemment l'Église ne voyait pas d'un bon œil l'émergence. Mais c'est une autre façon de sublimer la Chose en l'imaginant habitée par ce sujet suprême en méchanceté que serait Dieu. Ce qui n'est par exemple selon certains rabbins polonais pas entièrement faux au regard du désespoir dans lequel Dieu a laissé les juifs après la Shoah. Mais ce qui n'est nullement l'idée de Lacan, notons-le, puisqu'il refuse de personnifier la Chose et d'y supposer un sujet ; ce qui comme pour Sade serait basculer dans une forme de déisme qu'il récuse au nom même de son principe créationniste par rapport à la Chose.

Nous sommes là portés à une limite, sur ce champ d'accès au centre, à ce champ d'accès quant au désir, au bord de l'incandescence de la Chose. Et là Lacan annonce les accents de tragédie qu'il fera résonner à la fin de son séminaire.

Lacan termine ce parcours héroïque et brutal par deux annonces pour ses prochains séminaires : qu'il traitera de l'utilitarisme et du Beau.

Mais il nous en donne un avant-goût, en nous disant que Freud a définitivement dépassé l'utilitarisme benthamien, à ce carrefour du temps où la théorie des fictions qui repose chez Bentham sur le fatras de la jurisprudence anglaise, bref sur les textes symboliques du droit, ne vise en fin de compte que l'utilité du service des biens et qu'à ce titre la psychanalyse freudienne au sens strict – pas celle dévoyée par le courant anglo-saxon de la psychologie du Moi – en touche les limites et dépasse le projet d'un maximum d'utilité pour le plus grand nombre. On le sait, ce n'est pas du tout la thématique du *Malaise dans la civilisation*, qui ne réduit pas le désir humain à l'utilité collective ou individuelle de ses fictions, c'est-à-dire à l'économie des biens. Car c'est bien le Bien, qui pose problème à Freud et à Lacan. C'est ce qui nous sépare de la Chose.

Mais il n'y a au total qu'une unique barrière qui nous sépare de la Chose, et dont on ne s'est pas aperçu avant Lacan, c'est le Beau comme cet hommage rendu par la sublimation à l'atrocité de la Chose, dont Sade nous offre avec ses victimes toujours éclatantes de beauté dans les atrocités qu'elles subissent un exemple parmi d'autres.

« Le beau dans son rayonnement, ce beau dont on a dit qu'il est la splendeur du vrai (C'est la thèse de Saint-Thomas d'Aquin dans la *Somme théologique*, reprise par Joyce dans *Ulysse*.) C'est très évidemment pour autant que le vrai n'est pas bien joli à voir qu'il en est la splendeur, tout au moins la couverture. (Ça, c'est la thèse de Lacan)

En d'autres termes, ce que je vous montrerai au second prochain temps de notre marche, c'est qu'à cette échelle qui nous sépare du champ central du désir, si le Bien constitue le premier réseau d'arrêt, le Beau va plus près, et lui très sérieusement, nous arrête. Il nous arrête, mais aussi nous indique dans quel sens se rencontre, se trouve ce champ de la destruction. »

Autrement dit, nous ne pourrions penser le champ central du désir hors du champ de la destruction, c'est un enseignement de Sade qui vaut son pesant d'or et qui situe son propos à la hauteur de l'éthique de psychanalyse, une éthique qui repose sur l'examen des effets de la Chose sur le sujet du signifiant.

Texte relu par Pierre-Christophe Cathelineau.

*Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.*